

LA

RENAISSANCE

JOURNAL POLITIQUE

<p>ABONNEMENTS</p> <p>Un An. 10 fr. Six Mois. 5 »</p> <p>ENVOI FRANCO PAR LA POSTE Etranger. Port en sus</p>	<p>ADMINISTRATION</p> <p>Tout ce qui concerne l'Administration Abonnements, Articles d'argent Doit être adressé à M. A. ALRICY Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5</p>	<p>RÉDACTION</p> <p>Adresser les communications A M. COSTE-LABAUME, Directeur Cours Lafayette, 5, Lyon LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS</p>	<p>ANNONCES</p> <p>Fermier général : V. FOURNIER Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ Rue Confort, n° 14 LYON</p>
---	--	---	--

FRANC PARLER

La sainte ligue contre la loi d'enseignement primaire ne semble pas faire des progrès immenses. Elle s'est enrichie, sans doute, d'une nouvelle collection d'articles rageurs, d'épîtres furibondes et de gros mots, mais ces déclamations désordonnées n'aboutissent pas à grand chose.

Ainsi, quand M. Ségur d'Aguessau, ex-sénateur de l'empire et présentement maire d'un village des Pyrénées, adresse sa démission à son préfet, en lui racontant « que la loi Ferry est une loi scélérate, qu'on n'arrachera pas les âmes « dont il est le défenseur de droit divin, qu'il résistera jusqu'à la prison « et jusqu'à la mort... »

Qu'est-ce que cela prouve ? Cela prouve que M. Ségur d'Aguessau est fort en colère, et qu'il écrit, en personnage mal élevé, des protestations aussi grossières qu'émphatiques.

M. Ségur sait parfaitement qu'il n'aura pas la peine de résister jusqu'à la mort, et qu'aucune commission scolaire ne lui demandera sa tête, dont elle serait fort embarrassée.

Ce sont précisément ces fureurs exagérées et ces indignations comiques qui prouvent l'inanité et l'impuissance de ces révoltes sur le papier.

Est-il besoin de tant crier, de tant injurier et de tant maudire, lorsqu'on a la ferme résolution d'agir et de résister autrement que par des adjectifs ?

Les premiers martyrs se contentaient de confesser leur foi devant les faux dieux, sans traiter Dioclétien et Néron de « canaille ou de voyou. » Aussi, mouraient-ils galamment en fécondant le christianisme de leur sang généreux, — tandis que M. Ségur d'Aguessau et ses amis ne mourront pas le moins du monde et ne féconderont rien du tout, — vous verrez ça.

En dehors de ces diatribes grotesques et de ces complots pour rire, nous pensons que la loi du 28 mars, comme toutes les lois nouvelles qui ont besoin de s'acclimater et d'entrer dans les mœurs, ne doit être appliquée dans le début qu'avec modération et mesure. Sans être tyranniques le moins du monde, sans opprimer cette fameuse liberté des pères de famille, qui en a bien vu d'autres, quelques-unes des dispositions de cette loi pourront paraître un peu gênantes aux parents habitués à la routine de l'ignorance. Beaucoup de paysans ne voient dans leurs enfants que de jeunes domestiques ou de petits pâtres, et ils auront un peu de peine à se priver de leurs services et à leur laisser abandonner l'écurie pour l'école. C'est même dans cette répugnance que les cléricaux placent leur meilleur espoir. Il s'agit donc de déjouer ces petits calculs, en apportant dans l'application de la loi, dans l'application surtout de ses mesures de rigueur, un esprit de conciliation et de prudence de nature à faire comprendre aux campagnards récalcitrants ou mal disposés, qu'il ne s'agit ni de les fusiller ni de les damner, suivant l'Évangile du révérend Chesnelong et autres patriarches de même farine.

Plusieurs de nos confrères justement irrités des polémiques violentes et des diatribes de la littérature dévote, ont répondu à ce débordement d'invectives par l'argument topique et irréfutable du gendarme.

Evidemment le gendarme ne sera point inutile contre les rébellions déclarées et contre les résistances de parti pris, mais en dehors de ces cas spéciaux qui seront l'exception et la très petite exception, — nous pensons que le gendarme doit être mêlé aussi peu que possible à la loi d'instruction primaire qui s'imposera plus volontiers par la persuasion et par l'évidence de ses résultats avantageux.

Le paysan français n'est pas aussi sot

que le supposent l'épileptique Ségur d'Aguessau et ses compères, et quand il lui sera démontré qu'il est plus profitable de savoir lire, écrire, calculer que d'en être réduit à compter sur ses doigts et à signer avec une croix, — il s'empressera d'envoyer régulièrement ses moutards à l'école, en dépit de toutes les objurgations et sans la moindre intervention du tricorne de Pandore, nécessaire à d'autres besognes.

En usant de tact et de tolérance, l'instruction obligatoire s'inscrira dans nos coutumes et dans nos mœurs par le seul effort du bon sens populaire, et les persécutés malgré eux en seront pour leurs frais de torture, de cachot et de paille humide.

JACQUES BARBIER.

UN COUP DE BALAI, S. V. P.

Franchement, ça commence à dépasser toutes les bornes. Voici arriver le moment où une femme honnête ne pourra plus sortir dans la rue à pied : il lui serait difficile de faire dix pas sans salir son regard d'une obscénité criée sur le trottoir ou étalée complaisamment aux vitrages des kiosques. C'est la pornographie qui déborde ; la malpropreté bête et brutale qui s'affiche avec cynisme. Ne venez pas parler de liberté de presse et autres considérations d'ordre supérieur. Ces choses là n'appartiennent pas plus à la presse que les ignominies du marquis de Sade ne comptent dans la littérature de notre pays. On enlève les ordures qui souillent le ruisseau, on ramasse les filles qui salissent le trottoir, il faut balayer les immondices qui encombrant la voie publique — et je défie bien qu'il se trouve une seule voix honnête pour prendre le parti de ces marchands de priapées.

C'est qu'il faut se hâter, parce que la marée monte. Un galopin sans esprit et sans orthographe a commencé ; il a découvert cette mine vierge : raconter des récits de tolérance avec un luxe de détails tout à fait instructif pour les jeunes gens qui se précipitent sur ce fruit défendu, — et tout à fait excitant

pour les vieux blasés qui demandent à tous les échos des piments d'imagination le plus corsés possible. Son industrie a prospéré à l'égal d'un mauvais lieu qui devient à la mode, dans le tri-te personnel où se recrutent ces clientèles spéciales. Ça a gagné de l'argent, alors, un second concurrent est arrivé, puis un troisième. Aujourd'hui, il en naît chaque jour ; et la lutte s'engage sur ce point d'où dépend le succès : qui sera le plus obscène ? D'où un crescendo d'abominations, aujourd'hui, absolument invraisemblable. Quand on vous montre de ces choses là qui s'impriment, se vendent et se colportent librement, en public, qu'on livre au premier venu, à un enfant, à une jeune fille, qu'on étale bien à portée du lecteur d'occasion qui fait queue autour des Piron et autres *Événement parisien*, — quand on vous les montre, vous ne pouvez en croire vos yeux. Ce n'est plus de la pornographie, c'est du sadisme, du sadisme cru, détaillé, expliqué, commenté ; — et la cynique anthologie de l'amour bestial n'a déjà plus cours dans ce monde là : elle n'est pas assez dépravée pour ces gens auxquels il faut d'autres ragoûts.

Et puis, non contents du journal qui se vend, de l'image obscène qui se colporte, ils ont inventé le prospectus qu'on distribue à la foule, qu'on glisse presque de force dans les mains des femmes, des petits garçons et des petites filles — avec des spécimens choisis de cette fange — et l'administration tolère ces abominations !

Son indifférence est impardonnable ; et quand on voit arrêter sans pitié un ivrogne coupable de quelque outrage aux mœurs ou à la morale publique, on s'indigne de l'impunité scandaleuse qui favorise une industrie ignoble qui attende, tout le long du jour, à la pudeur de toutes les femmes et de tous les enfants. Un coup de balai s. v. p.

LE LINGE DU GRAND MONDE

Il n'est plus question que de l'affaire de la duchesse de Chaulnes et de la duchesse de Chevreuse. Les journaux à nouvelles se sont emparés de cette noble aventure, et l'histoire édifiante des démêlés de ces deux grandes et honnêtes dames fait pâlir jusqu'à l'éclat du mariage de l'incomparable Sarah Bernhardt.

Le fait est que c'est du joli, ce procès. On

notre réforme égalitaire, chaque citoyen devra passer dans un moule communaliste et social, et le premier dont le nez qui dépasse, — on le fusille !
(Longues acclamations).

Congrès Religieux

Le comte de Sainte-Ampoule. — Mes chers collègues, la persécution radicale a atteint des limites qui dépassent l'imagination. Non content de chasser Dieu de l'école, les impies veulent en chasser tous ses saints.

M. Lucien Blond. — C'est abominable !
Le comte de Sainte-Ampoule. — J'ai un fait odieux à vous signaler, et qui vous démontrera jusqu'à quel point les misérables qui nous oppriment poussent le sacrilège.

M. Chénecourt. — Rien ne nous étonnera de leur part.

Le comte de Sainte-Ampoule. — J'ai un fils, messieurs, un modèle d'intelligence et de bonne conduite, que je cherche à garantir contre les perversions de l'enseignement républicain. Ce pauvre enfant a dû passer un examen devant les bourreaux de la loi Ferry...

M. de Baxardie. — Il fallait résister.
Le comte de Sainte-Ampoule. — Non

Feuilleton de la RENAISSANCE

LES

Congrès de l'Avenir

Parmi les maladies saisonnières qui sévissent le plus durement sur notre misérable humanité, il faut citer en première ligne la congrès-manie qui a déjà fait de nombreuses victimes.

Chaque printemps nous apporte une manifestation nouvelle de cette épidémie infectieuse, et en présence des progrès de la contagion, nous en sommes à nous demander où le mal s'arrêtera.

Il est à craindre que si cette progression continue, toutes les affaires publiques et privées n'arrivent à être traitées par voie de congrès. Plus de citoyens, plus de femmes, plus d'hommes, plus d'Auvergnats, plus d'enfants, tous congressistes ! Ce sera fini.

Vous convient-il que nous jetions un coup d'œil sur cette agréable perspective ?

Congrès Socialiste

Le citoyen Trousselard. — Citoyens, nous avons réalisé déjà des progrès énormes dans la voie du collectivisme-communisme : il n'y a plus d'ouvriers, plus de patrons, plus de salaires, plus d'exploiteurs, la fortune publique est à tous, ainsi que la fortune privée. Chaque semaine, nous allons toucher au guichet égalitaire la part qui nous revient de la liquidation sociale, et on se paie des bosses avec, voilà qui est assez rigolo. Pourtant, il y a des choses qui m'embêtent.

Plusieurs voix. — Et nous donc !
Le citoyen Bellavoine. — L'argent ne fait pas le bonheur.

Le citoyen Trousselard. — C'est déjà quelque chose d'avoir partagé les pécunios, mais c'est pas tout : il nous manque des satisfactions.

La citoyenne Pincebec. — Oh oui !

Le citoyen Trousselard. — Plus de riches, ça me va, quoiqu'il y ait encore des feignants qui essayent de travailler pour subtiliser l'argent des autres.

Le citoyen Côtelong. — Oh malheur !

s'y galvaude avec une désinvolture ! La belle-mère accuse sa bru de toutes les aventures galantes que pourrait rêver une hystérique en délire, la bru répond par des récits de séquestration, de violence et d'attentats où sont mêlés le mari, sa mère, des prêtres, des moines, que sais-je ? — Mais qu'est-ce donc que cette aristocratie où l'on ose s'accuser ainsi et offrir la preuve de ce qu'on avance !

Et voyez : dans ce monde, dans les journaux à clientèle de high-life, on ne s'indigne pas, on ne proteste pas. C'est un petit accroc de plus au blason d'une maison historique. On joindra l'aventure au chapitre de ces princes qui sont des grecs, de ces princesses qui font des faux, de ces ducs qui se suicident pour éviter la Cour d'assises, de ces duchesses qui s'oublient à l'office ou plutôt laissent l'office s'oublier dans leur lit, — j'arrête là l'énumération facile des galantes historiettes dont s'alimente la chronique quotidienne des journaux du Boulevard.

On ne remarque pas assez, à notre avis, combien sont plus rares de tels scandales dans le milieu bourgeois qui est arrivé au pouvoir avec la république de 1870.

Il y a plaisir à le proclamer et il faut le proclamer bien haut : Parmi nos défauts, nos vices, — hélas, nous ne pensons pas échapper à la triste loi de la faiblesse et de la méchanceté humaines, — parmi nos défauts et nos vices, il ne faut pas ranger la dépravation. Cela reste l'apanage incontesté du noble parti qui s'intitule le parti de l'ordre et de la religion. D'ailleurs, il a de qui tenir : Paul-Louis Courier ne se gênait pas pour établir les deux sources de la fortune de tous les grands seigneurs de son temps : brigandage des hommes et prostitution des femmes ; c'est court, mais net. Les grands seigneurs du temps de Paul-Louis, vigneron, étaient les grands-pères de ceux qui, renforcés d'une fraction minime de la haute bourgeoisie, ont essayé, une dernière fois, de faire marcher la France dans le sentier de la vertu où il est si agréable de faire passer autrui, en ayant soin de l'éviter soi-même. L'héritière des Chevreuse qui scandalise aujourd'hui le faubourg Saint-Germain, a pour aïeule directe une gaillarde dont les mémoires du siècle de Louis XIII et de Louis XIV n'ont oublié ni caché les hauts faits d'amour et de guerre. A son côté, sa descendante n'est qu'une enfant au jeu ducal qui paraît de tradition sans la famille. Bref, et pour conclure, voilà un drôle de monde pour prêcher la vertu.

Et justement, c'est là qu'on prêche la sainte croisade contre toutes les institutions nouvelles qui froissent — les croquantes ! — les convictions morales de ce régiment de farceurs et de farceuses de haut parage. Ce sont ces soupeurs et soupeuses qui mènent la campagne contre l'instruction laïque et obligatoire, sous prétexte que la morale n'est pas suffisamment garantie dans notre loi d'enseignement, et que seuls les congréganistes sont de force à la sauvegarder complètement et à la satisfaction générale (et du général des Jésuites en particulier).

Eh bien, s'ils n'ont que leur propre exemple à nous offrir, pour montrer à quoi mène la sainte morale des bons pères, vrai, ce n'est pas tentant. Trop de linge sale à laver en famille, dans la clientèle d'élite des congréganistes. Nous n'avons pas d'écusson, nous, pour cacher nos taches. Nous nous efforçons, en conséquence, de rester propres, d'une propreté obligatoire, gratuite et laïque.

FEUILLES VOLANTES

Le congrès des lycéens organisé par les jeunes potaches de Montpellier, ne pouvait manquer d'obtenir un succès de gaieté, gaité

messieurs, je n'ai pas résisté, voulant subir le martyre jusqu'au bout, — dans l'espoir que le Seigneur m'en tiendrait compte. — Or, savez-vous ce qui est arrivé ? Un examinateur, suppôt de Satan et de Ferry, s'est permis de demander à Anatole, c'est le nom de mon fils, comment s'écrivait...

Vilaindry-d'Anon. — C'est inouï, des faquins qui osent interroger la noblesse.

Le comte de Sainte-Ampoule. — Comment s'écrivait le mot « ceinturon » ?

Le duc de Basseroche. — Un joli mot, qui indique bien la trivialité de ces espèces.

M. de Sainte-Ampoule. — Anatole a répondu comme le lui commandaient les bons principes de son éducation religieuse, cela s'écrivait : *Saint-Huron*. Le croiriez-vous, messieurs, on a eu l'infamie de le renvoyer, en lui disant qu'il ne connaissait pas sa langue. N'est-ce pas le comble de la tyrannie et de l'oppression ? Comme je vous le disais en commençant, messieurs, Dieu ne leur suffit plus, ils veulent rayer les Saints de leur ignoble grammaire.

M. Vilaindry-d'Anon. — Pouah ! La grammaire, est-ce que ça existe pour nous ?

M. de Bavardie. — Dites plutôt qu'il faut en faire une à notre usage. L'horrible attentat que vous venez d'entendre, m'illumine, et je vous propose, dès aujourd'hui, la rédaction d'un Lexique bien pensant, où

d'autant plus vive que le congrès, n'était en somme qu'une de ces sottises plaisanteries auxquelles le mois d'Avril a donné son nom.

Quelques journaux, cependant, avaient eu l'indulgence de prendre au sérieux cette assemblée de révolutionnaires précoces, par la raison que nos lycées ont besoin de réformes sérieuses et profondes.

Assurément ils en ont besoin, et ce n'est pas d'aujourd'hui que nous faisons campagne avec la plupart de nos confrères, pour obtenir une meilleure installation hygiénique, des locaux plus vastes, des classes mieux aérées, des exercices scolaires plus en rapport avec les nécessités de la santé et de l'hygiène. Tout cela a été réclamé avant que les rhétoriciens de Montpellier n'eussent l'idée comique de se constituer en Etats généraux, pour protester contre la tyrannie du pion et contre les menus de l'Economat.

Aussi admettrions-nous volontiers le bien fondé de quelques-unes des réclamations de cette bouillante jeunesse, sous la simple réserve que nos apprentis bacheliers en fissent part à papa et maman qui sont les intermédiaires, nous voulons dire les « délégués » nécessaires entre les proviseurs et les petits bonshommes qui veulent trop tôt grandir.

Attendez quelques années, jeunes gens, vous aurez assez d'occasions de vous assembler, de manifester, de discourir et de réformer l'humanité, sans vous rendre ridicules avant l'âge d'homme.

Voyez plutôt ce qui se passe entre gens majeurs et très majeurs.

Voici le *Clairon*, journal royaliste, bien pensant, conservateur, ami de la religion, de la morale, de la famille, etc., et dont la rédaction, par conséquent, doit être composée d'hommes graves.

Eh bien, le *Clairon* vient d'avoir l'idée folichonne de faire hommage d'une épée d'honneur au général de Cissey.

Le général de Cissey est-il donc un grand capitaine ? Non certes !

A-t-il gagné quelque bataille heureuse et sauvé la patrie ? Pas davantage.

A-t-il réorganisé notre armée et laissé, pendant son passage au ministère de la guerre, quelques souvenirs de nature à rapprocher son nom de celui de Carnot ? Encore bien moins.

Alors, pourquoi une épée d'honneur ?

Parce que, dans un procès retentissant, le général de Cissey a pu établir que malgré ses défaillances d'homme privé et ses faiblesses envers la dame Kaulla, — il n'était ni un prévaricateur ni un traître.

Où voyez-vous place là-dedans pour une épée d'honneur ?

Nous nous sommes félicités, comme tout bon patriote, que la réputation d'un général français ait pu sortir intacte de ces accusations infamantes, mais cette victoire judiciaire sur laquelle plane une baronne interlope, ne comporte qu'un lyrisme très modéré, — et c'est prodigier maladroitement les épées d'honneur, que de les vouer à de pareils souvenirs.

S'il fallait envoyer au Panthéon tous les généraux qui n'ont ni volé le Trésor public, ni vendu leur pays aux Prussiens, nous aimons à croire, pour l'honneur du nom Français, que le Panthéon aurait besoin d'être singulièrement agrandi. Sachons donc nous borner et n'allons pas considérer comme un héros, un général dont le seul mérite est d'avoir prouvé que malgré ses tendresses de cœur, il avait su rester honnête homme.

Pendant qu'on canonise sottement le général de Cissey ex-ministre de la guerre, le général du Barrail autre ex-ministre, vient de donner sa démission de commandant d'une division de cavalerie, à la suite de polémiques

chaque mot s'écrira suivant la formule orthodoxe qui doit sauver Rome et la France. M. le comte de Sainte-Ampoule vient de nous donner un exemple salutaire avec *Saint-Huron*, nous continuerons dans la même voie, et nos enfants se laisseront égorger, s'il le faut, sur l'autel de *Saint-Cinnatus*.

Congrès Parlementaire

Premier député. — Nous nous réunissons aujourd'hui, mes chers collègues, dans le but de compléter par quelques sages mesures, les avantages vraiment trop restreints de la représentation nationale. Nous avons le passage gratuit sur les chemins de fer, dans les bateaux à vapeur, les bateaux-mouches, les omnibus, les tramways, les fiacres, les diligences et les voitures de laitières, est-ce suffisant ?

Tous les députés. — Non, non !

Deuxième député. — Il y a encore les voitures de chèvres pour nos enfants, la voiture de l'autruche et le palanquin de l'éléphant au jardin d'acclimatation.

Premier député. — Absolument juste, et nous saisissons la questure de ce complément indispensable à notre libre circulation. Maintenant, ce n'est pas tout. La locomotion

ques dont sa nomination récente avait été l'objet.

Cette seconde édition de la campagne de Miribel, était-elle beaucoup plus fondée que la première ? Nous ne le pensons pas.

Que le général du Barrail ait une tendresse médiocre pour la République, c'est plus que probable, et nous crierions de toutes nos forces si l'on prétendait lui glisser de nouveau, sous le bras, le portefeuille de la guerre. Mais si cet officier supérieur a des capacités et des mérites spéciaux, pourquoi se priver de ses services dans un poste secondaire, où son action bornée est forcément soumise à l'autorité de son supérieur hiérarchique ?

Il ne faudrait pas pousser trop loin cet ostracisme militaire qui risquerait d'éloigner des officiers instruits et sérieux, sous prétexte de dangers illusoire. Il y a le spectre du coup d'Etat, sans doute, mais rappelons-nous qu'un coup d'Etat n'est possible qu'avec la complicité du ministre de la guerre. — Demandez aux mânes de Saint-Arnaud.

Or M. Grévy étant président de la République, sans la moindre ambition de devenir plus tard Jules 1^{er}, et le général Billot étant ministre de la guerre, nous pouvons être tranquilles sur le retour d'un 2 Décembre quelconque, et à moins d'hostilité déclarée ou de desseins séditieux, nous croyons qu'il serait maladroit et nuisible de repousser les officiers de mérite dont la cocarde diffère un peu de couleur avec celle de MM. Clémenceau et Pelletan.

Certes les convictions républicaines sont une excellente chose en militarisme, mais dispensent-elles de tout le reste ? Hélas non ! et nous en avons trop vu la preuve avec le général Farre.

Beaucoup de bruit, cette semaine, autour de l'incident Tirman, côté de madame.

Il faut supposer que cette émotion tient aux loisirs des vacances, qui laissent grossir démesurément des faits d'aussi médiocre importance.

Quel est le cas de M^{me} Tirman ? M^{me} Tirman, comme présidente des Dames de Charité d'Alger, a signé une lettre d'invitation à se rendre à la cathédrale, pour y entendre un sermon de l'archevêque, lequel sermon serait suivi d'une communion générale.

Quelques esprits timorés ont vu là, l'intrusion audacieuse du cléricisme dans le gouvernement de l'Algérie. Sermon de l'Archevêque, communion générale et tout cela signé : « Madame Tirman. »

N'était-ce pas la preuve évidente que Don Basile faisait son entrée solennelle dans le palais du gouvernement ?

Quelques explications de M. Tirman ont réduit le fait à de plus justes proportions, et nous pouvons nous remettre d'une alarme aussi chaude. Il ne s'agit en somme, qu'une circulaire banale, comme il s'en écrit tant en pareille matière, et jamais M. Tirman, n'a eu l'intention d'imposer aux Bédouins et aux bédouines la communion obligatoire. Mahomet pour dormir tranquille. Mais ne trouvez-vous pas que voilà bien du tapage pour une omelette sans lard ?

Reconnaissons en revanche, que les cléricaux ne manquent pas une occasion de se montrer aussi ridicules et même davantage, en fait d'insinuations perfides.

Le mari d'une institutrice laïque est inculpé dans une de ces affaires malpropres, dont l'enseignement congréganiste défraye si souvent la chronique judiciaire.

Enchantées de cette bonne aubaine, nos bonnes feuilles dévotes s'écrient avec un concert touchant : voilà où conduit l'instruction laïque ! voilà la morale républicaine,

est-elle le seul besoin de l'homme en général, et du député en particulier ?

Plusieurs voix. — Il y a le prix du beurre !

Premier député. — Précisément, et je voulais vous entretenir, messieurs, de cette question d'alimentation parlementaire qui intéresse si vivement notre budget de ménage. A Paris, le beurre coûte quarante sous la livre.

Deuxième député. — Et pas frais. Le beurre à manger au couteau varie de cinquante sous à trois francs.

Troisième député. — A qui le dites-vous ?

Premier député. — Or, messieurs, les représentants du peuple, les élus du suffrage universel, peuvent-ils manger autre chose que du beurre frais ? La question ne se pose pas. Il nous faut donc demander, à titre d'immunité parlementaire, une réduction sur le prix du beurre...

Deuxième député. — Cinquante pour cent.

Troisième député. — C'est bien peu.

Quatrième député. — Si l'on nous donnait vingt-cinq centimes d'indemnité, à titre d'encouragement pour la laiterie nationale.

Premier député. — La proposition est peut-être trop radicale, contentons-nous des cinquante pour cent de notre collègue.

voilà les instituteurs qu'elle forme, voilà le résultat de la loi Ferry !

On pourrait objecter que la loi Ferry n'étant pas en vigueur, il lui aurait été difficile de corrompre par avance, le mari de l'institutrice d'Oullins.

Mais les faits se chargent de répondre à ces singuliers procédés de discussion.

Au moment même où nos corneilles cléricales croassaient le plus fort contre l'immoralité laïque, on arrêtait à Valenciennes, un bon frère congréganiste convaincu, des mêmes attentats et des mêmes outrages à la morale, que ceux du sieur Bisson.

Ajoutons que, pour comble d'ironie, l'ignorant de Valenciennes se nomme en religion *Frère Libertinus*.

Et cependant, nous n'irons pas en conclure que tous les frères des écoles chrétiennes soient nécessairement des *Libertinus*. En coûterait-il beaucoup à la bonne foi jésuitique de faire le même aveu, pour les méaventures laïques ?

Les meneurs de la campagne contre le scrutin d'arrondissement viennent de trouver un argument bien topique.

C'est la lettre d'un électeur demandant à son député le cadeau d'une montre en argent, comme souvenir de « sa noble et bienveillante personne ».

Le noble et bienveillant député a donné la montre « qui sera gravée dans le cœur de toute la famille de l'électeur ».

C'est adorable ! Nous comprenons aujourd'hui que nos honorables réclament des augmentations de traitement, s'il faut qu'ils fournissent des montres à leurs électeurs.

A quand des culottes pour les moutards et un corset pour madame ?

ZÈDE.

N'OUBLIONS PAS

LA

SAINTE RUSSIE

Depuis quelque temps nous la néglignons un peu. Il semblait que les nihilistes avaient fait avec leur malheureux empereur une trêve au moins tacite. On n'entendait plus guère parler de mines découvertes, d'explosions savamment préparées, le poignard et le poison s'oubliaient et on ne s'occupait presque plus de la dynamite que dans ses applications absolument étrangères à la politique.

Il est vrai que ce silence avait été rompu par une exécution qui avait failli être une douzaine d'exécutions. Victor Hugo, le grand apôtre de la clémence, avait arrêté la main du Czar, prête à signer l'arrêt d'une charretée de misérables condamnés. Mais pour un d'entre eux la prière ardente du poète de l'humanité avait été vaine. Et il n'y a pas quinze jours que les colonnes de nos journaux étaient pleines des récits de cette impitoyable fusillade.

Le Czar l'a ainsi voulu. C'est de la fermeté, possible ; mais de l'habileté j'en doute ; et voilà que cette trêve dont nous parlions semble toucher à sa fin ; et c'est lui qui l'a rompue.

Au lendemain de l'exécution du dernier nihiliste condamné par ses tribunaux, on

Cinquième député. — Et les épinards ?
Sixième député. — Et les cotelettes ?
Septième député. — Et le pot-au-feu ?
Huitième député. — Si nous parlions des tailleurs ?

Premier député. — Ne nous pressons pas, mes chers collègues, tout cela viendra en son temps, car plus que jamais nos efforts doivent tendre à faire entrer dans le domaine des faits ce grand principe économique : le député se loge, se nourrit et s'habillement de son mandat.

Congrès des Belles-Mères

Madame Piquebise. — Vous savez, mes chères dames, quel est l'objet de notre réunion. Il s'agit de prendre des mesures contre la tyrannie de nos gendres.

Madame Acariâtre. — Et de nos belles-filles ; les uns ne valent pas mieux que les autres.

Madame Prunelle. — Avez-vous raison, chère dame ; je ne puis plus hasarder un pauvre petit mot dans la maison, sans m'attirer des ceillades furibondes d'Artemise.

Madame Saint-Frusquin. — On va jusqu'à me compter les morceaux de sucre de mon café.

Madame Piquebise. — Laissez-moi vous signaler un trait épouvantable de l'homme

prévenait le Czar de ne pas s'aventurer sur le chemin de fer de Petersbourg à Moscou.

Il y avait là dix mines prêtes à sauter; du moins dix mines de découvertes; on avait bien le droit de compter sur quelques autres mieux dissimulées et prêtes à fonctionner, au passage de l'empereur. Conclusion: Le Czar fera bien, dans son intérêt, de se priver désormais de circuler sur le railway qui conduit au Kremlin.

Et cependant, il faut y aller dans la ville sainte. Le moment du couronnement approche et cette cérémonie ne peut se renvoyer plus longtemps ni se faire ailleurs, quelle perspective! Et en supposant qu'il arrive sain et sauf à Moscou, que ne va-t-il pas risquer dans cette ville de bois où ses implacables adversaires ont eu le temps de préparer tranquillement plus de machines infernales, qu'on en a saisies depuis le Czar est Czar, c'est-à-dire depuis l'assassinat de son père! S'il va à Moscou, en reviendra-t-il? Voilà où il en est. Et cette préoccupation capitale n'est pas de nature à nous faire envier son sort.

Pauvre despote tremblant dans son palais fortifié que des armées gardent à vue, pendant que les révolutionnaires toujours découverts, toujours pendus, continuent à se faire découvrir et à se faire pendre en se disant: Ce qui échouera cent fois, mille fois, finira bien par réussir un jour! Et ils meurent, martyrs farouches d'une idée atrocement, abominablement radicale, mais pleurés de leurs amis qui les appellent des héros, et presque sympathiques à ceux qui trouvent qu'entre ceux qui demandent trop et celui qui n'accorde rien, il y aurait peut-être un juste milieu équitable de réclamations fondées et de concessions prudentes.

Pendant ce temps, le Czar se demande combien de fois encore il échappera à ses bourreaux, avant de succomber à une mort terrible et à peu près inévitable: — et il continue et continuera ses exécutions, par la potence ou la fusillade. Ne serait-ce pas le cas de chercher un autre moyen de pacification? Celui-ci ne nous semble pas des meilleurs et tout au moins ne paraît-il pas que ses résultats aient été merveilleux.

SARAH FOR EVER!

Mariée! mariée à Londres! avec un grec! natif de Marseille! la veille à Rouen! le lendemain à Barcelone! après demain divorcée! mon Dieu que la réclame est donc chère au cœur des cabotines en général et de Sarah-Bernhardt en particulier!

Cette fois d'ailleurs, tous nos compliments. La chose a été admirablement lancée, superbement exécutée, magnifiquement racontée, et la diaphane créature doit-être contente. Son cerceau, sa peinture, sa sculpture, son habit d'homme, son ballon captif, sa fugue à Londres, sa refuge en Amérique, rien n'avait à point fait éclore la copie sous les doigts agiles des reporters exilés. Pendant huit jours, la presse des deux mondes n'a

qui m'a volé ma fille. Le misérable sait que je suis impressionnable et nerveuse, n'a-t-il pas eu la perversité de me faire visiter un asile d'aliénés, sous prétexte de me distraire! J'ai cru que je n'en revenais pas.

Madame Acariâtre. — Quelle horreur! Et vous ne vous êtes pas vengée?

Madame Piquebise. — Pardon, je lui ai coupé une brosse dans son lit, mais le scélérat a découché.

Madame Prunelle. — Tous les vices! Figurez-vous que le mien, sachant que je déteste le tabac, me fume au nez, tout le jour; ce n'est pas un gendre, c'est une locomotive.

Madame Acariâtre. — C'est mal élevé, mais moins perfide que les méchancetés de Véronique qui raconte à toutes ses connaissances que j'ai huit fausses dents, — quand je n'en ai que sept.

Madame Piquebise. — Abominable! Il est donc temps de nous unir pour combattre ces persécutions dont les journaux se font les complices. Je vous propose les résolutions suivantes:

ARTICLE 1^{er}. — Les gendres et les belles-filles capables de tous les crimes justifient toutes les vengeances.

ARTICLE 2. — Le poignard, le revolver ou le poison trop doux pour cette engeance

parlé que de madame et de monsieur D'Amala ou Damala. Sarah for ever! La suave maigre doit être contente. Ce jour là, elle peut se flatter de n'avoir rien perdu: ni son temps, ni son argent.

Aussi, c'est peut-être maintenant le moment de lancer une dernière réclame, dont le retentissement peut devenir aussi énorme qu'il sera continu, et nous apprenons qu'une compagnie se forme pour exploiter cette idée gigantesque.

On va fonder une terrible concurrence à l'old England qui inonde la France et l'Europe de ses prospectus vertigineux, et Paris de ses voitures rouges, véritables maisons roulantes qui plongent dans la stupéfaction le provincial débarquant sur le boulevard.

Cette maison de commerce qui se livrera à la vente des objets les plus divers, sera naturellement ainsi désignée:

OLD SARAH

et placée sous le patronage de madame Damala. Les voitures-réclames seraient jaunes avec de longues lignes noires, reproduisant fidèlement la silhouette de la marraine de l'établissement. On n'y vendrait pas d'objets spéciaux, tels que: statuettes ou tableaux de l'admirable artiste, mais chaque objet manufacturé par cette création géniale d'un groupe d'admirateurs de Sarah-Bernhardt, porterait la fameuse ligne noire en façon de photographie et de souvenir.

C'est alors que, chaque jour, nous pourrions lire à la quatrième page des journaux du monde entier:

OLD SARAH chemises d'hommes sur mesure, plastron et col en toile... de fond, à 2,50

OLD SARAH biberon à musique, système Damala, spécial pour voyage et bains de mer (ne pas lire « mère »).

OLD SARAH macaroni spécial, le plus filant qui soit connu, et le seul admis sur la table de l'Hôtel Damala.

Et c'est ainsi que stimulant, fouettant l'attention du public, la grande tragédienne arrivera au comble de ses vœux. On parlera d'elle, plus encore que la délicieuse révalessière du Barry, et le jour où elle pourra lire:

OLD SARAH bretelles Damala, exclusivement employées par le comte de Chambord, patentées...

Elle s'endormira contente dans les bras du bien-aimé, en murmurant de sa voix d'or: oh cher, il y a aujourd'hui, deux cent trente-sept journaux quotidiens qui ont parlé de nous et du roy de France.

A quoi le cher répondra... mais ça ne vous regarde pas, ni moi non plus.

THEATRES

Grand-Théâtre. — Tout vient à point à qui sait attendre. Annoncés, reculés, réannoncés, retardés, les *Contes d'Hoffmann* ont fini par voir le feu de la rampe (cliché 43), grâce à la venue de M^{lle} Ambre. Disons le tout de suite. — la dernière œuvre, l'œuvre posthume pour ainsi dire, d'Offenbach, a obtenu un succès assez honorable dû pour le moins autant, sinon plus, à l'interprétation et à la mise en scène, qu'à sa valeur intrinsèque.

Les *Contes d'Hoffmann*, opéra fantastique, dit l'affiche, sont effectivement tellement fantastiques que, même pour ceux qui ont lu les vrais *Contes fantastiques d'Hoffmann*, dont l'auteur du scénario a dérangé quelques-uns des plus originaux, la compréhension du livret devient une tâche très

seront remplacés par des supplices plus raffinés et moins prompts.

ARTICLE 3. — A partir de ce jour, nous décrètons l'immortalité des belles-mères!

Congrès des Collégiens

Le jeune Potasson. — Camarades, le joug odieux qui pèse sur nous, depuis trop longtemps, doit nous inspirer les résolutions les plus viriles. Pour mon compte, je m'insurge contre les haricots.

Le jeune Baluchard. — Moi, contre la morue et l'abondance.

Le jeune Pillemeche. — Vous ne pensez qu'à votre bouche. Et les pensums, les sup-porterons-nous plus longtemps?

Tous. — Non, non, plutôt la mort!

Le jeune Grebuchtet. — Il y a trop d'années que nous nous étions dans ces horribles cages à thèmes grecs. Je demande une sortie générale, tous les deux jours.

Baluchard. — Avec la permission de minuit.

Pillemeche. — Et des billets de spectacle.

Un grand. — Vous êtes tous des enfants!

Potasson. — Pardon, j'ai treize ans et demi et je fume des cigarettes.

Le grand. — Quand tu culotteras une pipe comme ça...

malaisée. Fort heureusement, la direction fait distribuer aux spectateurs une analyse de l'œuvre qui, si elle ne contribue pas énormément à l'intelligence de l'ouvrage, ne l'obscurcit pas outre mesure.

Nous ne nous attarderons pas à essayer de faire comprendre les quatre actes ou plutôt les quatre tableaux de la pièce, et les diverses incarnations de la plupart des personnages.

Abandonnant le point de vue scénique, le côté musical nous arrêtera davantage. Sous ce rapport, on ne pouvait attendre d'Offenbach une partition à grandes allures, et le compositeur applaudi de tant d'opérettes devait trahir le musicien d'un opéra, — fût-il fantastique. Cependant au milieu des couplets, des refrains et des chœurs où se retrouvent la facture légère, la mélodie facile, banale même, de l'auteur d'*Orphée* et de la *Grande-Duchesse*, il y a telles parties de l'ouvrage qui ne manquent ni de fraîcheur d'inspiration, ni d'élégance ou de savoir musical. L'orchestration se distingue souvent par l'abus des sonorités instrumentales, mais il y a des pages bien écrites et qui témoignent un soin particulier et délicat. Doit-on attribuer une grosse part de ce soin à M. Guiraud qui a retouché ça et là la partition, après la mort d'Offenbach? Peut-être.

Des quatre actes des *Contes d'Hoffmann*, le premier et le dernier, — prologue et épilogue de la pièce — n'offrent rien de saillant, pas même le chœur des buveurs, bruyant et commun, ni la légende de Klein-Zach.

Le deuxième, — l'acte de la poupée — contient un chœur assez original, et l'air à vocalises d'Olympia.

Le troisième est sans contredit le meilleur; la plainte d'Antonia, la barcarolle à deux voix dans la coulisse, le duo d'Hoffmann et d'Antonia, et le trio qui suit méritent une mention spéciale. Sans quelques longueurs, l'effet de cet acte eût été certainement plus sûr et plus puissant sur le public.

L'interprétation laisse peu à désirer, nous n'avons ici ni M. Talazac, ni M^{lle} Isaac, les créateurs de l'Opéra-Comique, mais M. Engel, dans un rôle assez lourd, et M^{lle} Ambre dans les personnages d'Olympia, d'Antonia et de Stella, — celui-ci fort court — s'en sont tirés à la satisfaction générale.

Très-conscientieux chanteur, acteur chaleureux, M. Engel a fourni à l'amoureux Hoffmann tout le relief qui lui convient, et si M^{lle} Ambre vocalisait avec plus de légèreté et de correction, mettait plus d'expression et de sentiment dans son chant, notre critique n'irait pas au-delà. Nos compliments surtout, pour la façon dont elle a mimé Olympia.

A côté d'eux, M. Bataille a joué et chanté Lindorf, Coppélius et le docteur Miracle avec le talent et l'autorité, et l'expérience scénique que nous lui connaissons.

Enfin M^{lle} Achard, MM. Nerval, Sernin et Dubouchet ont contribué à un bon ensemble, complétés par les chœurs et l'orchestre.

Les *Contes d'Hoffmann* sont bien montés. Costumes, accessoires, ne laissent rien à désirer. C'est du reste un compliment que nous manquons rarement d'adresser à M. Campocasso, parce qu'il le mérite presque toujours. Nous avons eu, hélas! et nous aurons encore tant à critiquer ailleurs!

Les *Contes d'Hoffmann* seront très-probablement la dernière nouveauté de la saison. On comptait bien sur le ballet de M. Luigini: les *Noces de Naja* qui est complètement terminé et pourrait passer; mais l'année théâtrale est tellement avancée que notre chef d'orchestre préfère réserver cette première pour la prochaine campagne. Les *Noces de Naja* resteront donc pour le moment, à l'état de fiançailles.

La discussion du budget communal vient de ramener incidemment la question des théâtres devant le Conseil municipal. Répondant à l'interpellation d'un conseiller se plaignant de la non exécution du cahier des charges, l'administration a défendu énergiquement la direction et l'a complètement approuvée de n'avoir pas tenu ses engagements et d'avoir transgressé un traité librement consenti. Elle en a profité pour laver la tête d'importance, à tous ceux qui ne pensent pas comme elle.

Pour un peu, M. le Maire eût accusé tout le monde, hors M. Campocasso, de la complète insuffisance artistique de la présente année.

Prenant pour exemple les précédentes directions dont les résultats pécuniaires ont été déplorables, M. le Maire s'est estimé fort heureux d'avoir rencontré un impresario qui se contentant de 200,000 fr. de subvention, est arrivé à faire une campagne lyrique et financière passable.

En écartant la soi-disant direction Vachot, qui fut une des plus sottes combinaisons de notre municipalité, nous demanderons très humblement à M.

Baluchard. — Ne fais pas ta tête, moi j'ai été dans les coulisses.

Le grand. — Parlons sérieusement: on ne fait pas des révolutions avec vos niaiseries. Si nous voulons traiter de puissance à puissance, il faut nommer une commission qui s'abouchera avec les délégués des pions.

Potasson. — Qui nous colleront à la retenue. Est-il bêta? Non, il faut la révolte en masse, au dortoir, pendant la nuit. Je me charge d'éteindre la veilleuse: un coup de traversain, v'lan!

Le grand. — Et après?

Potasson. — Après, nous ferons *chahut*.

Baluchard. — Et nous boirons un punch dans nos...

Pillemeche. — Ce n'est pas sérieux: rédigeons plutôt une constitution: L'âge de la majorité pour les lycéens est fixé à douze ans.

Le jeune Filandru. — Eh ben, et nous!

Pillemeche. — Quel âge que t'as?

Filandru. — Dix ans passés et je vous vauz tous.

Potasson. — Nous ne nous occupons pas des moucheron.

Filandru. — C'est bon, alors je vais organiser un congrès avec ceux de septième et de sixième, puisque vous n'êtes tous que des réactionnaires!

le Maire si d'autres directeurs, sûrs de rencontrer auprès de l'administration les mêmes complaisances que M. Campocasso, ne fussent point arrivés au même résultat?

Les directions précédentes n'avaient-elles pas, grâce à l'opérette, un budget écrasant aux Célestins, budget que la suppression de ce genre a singulièrement allégé pour M. Campocasso?

A t-on permis aux directions précédentes de signer un cahier des charges onéreux de toutes façons, et de ne le point exécuter?

De quel directeur eût-on toléré, l'absence de deuxième ténor, de chanteuse légère, de contralto, de dugazon, etc... au Grand-Théâtre?

La comparaison entre le passé et le présent pêche donc par ce point essentiel, qu'on exigeait des autres l'exécution absolue d'un cahier des charges qui reste lettre morte pour M. Campocasso. Ajoutez que certaines des directions précédentes touchaient une subvention de 145,000 fr. seulement et ne palpaient pas l'appoint assez considérable produit par l'augmentation du prix des places.

Poursuivant sa défense M. le Maire insinue que les détracteurs de M. Campocasso, lui gardent rancune parce qu'il a fait cette démonstration qu'une subvention de 200 000 fr. est suffisante pour assurer l'avenir de notre première scène, alors qu'on (?) avait établi que cette subvention devait être de 300,000 francs au minimum, sous peine de « cabotinage et de faillite ».

D'abord M. Campocasso n'a pas démontré que sa subvention de 200,000 fr. fût suffisante puisque tous les huit jours, il donne sa démission et prétend que la situation n'est pas tenable. Il a simplement démontré qu'avec 200,000 francs, il ne lui est pas possible de tenir les engagements qu'il a signés, puisque le Grand-Théâtre a manqué de sujets annoncés et imposés et que les Célestins ont vécu avec la troupe que l'on sait.

M. Campocasso a tout bonnement prouvé comme ses « détracteurs », pour employer l'expression de M. le Maire, qu'une somme de 300,000 francs est indispensable pour maintenir nos scènes au niveau artistique qui leur est dû, avec le nombre et la valeur des artistes nécessaires et inscrits par le Conseil municipal lui-même, dans le cahier des charges.

Certes, lorsque M. le Maire, vante l'intelligence de M. Campocasso, nous ne le contredisons pas. Avoir su étudier, dans ses parties essentielles, un traité avec la ville et se voir pour ce fait, défendu par le représentant de la ville, est une preuve indéniable d'habileté. Avoir su se maintenir, malgré l'hostilité de la presse et du public, en gagnant les bonnes grâces de l'administration si farouche envers ses devanciers, prouve un savoir-faire évident. Aussi serons-nous très-heureux de le voir rester à la tête de nos théâtres, non pas avec un allègement à son cahier des charges ainsi qu'il en est question, mais avec une augmentation sensible de subvention qui lui permettra de tenir tout ce qu'il a signé en obtenant la direction.

Car si M. Campocasso n'a pas trouvé, cette année, la presse et le public empressés à lui témoigner leurs satisfactions, ce qui le tourmente fort peu quand les recettes répondent à ses calculs, la réserve de celui-ci et de celle-là provient uniquement de ce que, ayant promis pour 300,000 francs de plaisirs artistiques aux lyonnais moyennant 200,000 francs seulement c'est tout juste s'il en a donné pour cette dernière somme.

N'importe. M. le Maire et son Conseil ont abusé la direction. Cela suffit pour l'instant et notre souhait le plus vif est qu'il obtienne de même l'absolution du public.

Concert de la fanfare lyonnaise. — Ainsi que nous l'avons annoncé, le concert de la Fanfare Lyonnaise sera donné le samedi soir, 22 avril, au Grand-Théâtre. La semaine prochaine seulement, nous pourrions indiquer les principaux éléments du programme.

Le concours des artistes lyriques de notre première scène, assurerait le succès de la fête musicale annuelle de la Fanfare si l'annonce seule de son concert, ne suffisait pas à attirer les très-nombreux amis que notre excellente société sait grouper autour d'elle, en toutes occasions.

G. LAURENT.

Lyon. Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5, ALRI Y. 0247

pour tous les articles non signés: Le Gérant responsable. A. ALRICY.

Congrès des Bébés

Toto. — Dis donc Ri-ri, aimes-tu la soupe?

Ri-ri. — Je la déteste.

Toto. — Alors, révoltons nous contre la dictature de nos bonnes. Des confitures ou la mort!

Fansan. — Et le cabinet noir?

Toto. — Tu en as peur, capon!

Li-li. — Moi, je veux pas qu'on me mouche!

Nin-Nin. — Je demande la révocation de ma nou-nou.

Fifine. — Pourquoi qu'on me laisse pas sucer mon pouce? c'est de la tyrannie!

Li-li. — Fifine à raison: à bas les oppresseurs!

Fansan. — Mais gare la patte mouillée!...

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

L. LECLAIR.

CHRONIQUE FINANCIÈRE

Paris, 12 avril 1882.

Les bonnes dispositions montrées pendant les jours de fête par la spéculation parisienne, ont été confirmées par l'arrivée en grande fermeté des cotes étrangères. La hausse acquise sur nos rentes a été conservée; le 3 0/0 est à 84,17, l'amortissable à 84,32, le 5 0/0 à 118,32.

Les demandes ont repris sur les institutions de Crédit, elles ont porté principalement sur la Banque de France, sur le Foncier, sur la Banque de Paris, sur la Banque nationale, sur la Banque ottomane.

Les Chemins français ont bénéficié d'une légère reprise.

Depuis quelques jours, le marché des actions de la Compagnie franco-algérienne, a repris une grande animation. L'abondance des demandes fait prévoir le retour au cours normal, qui variaient de 450 à 500 avant la crise. En effet, les cinq dernières semaines donnent une moyenne kilométrique de 13,000 francs, et dernière semaine dépasse 20,000 francs par kilomètre, résultat que les plus optimistes n'osaient point espérer; en outre, la construction de la ligne stratégique du Kreider et de Mechéria, confiée par le gouvernement à la Compagnie franco-algérienne, a révélé une organisation exceptionnelle.

La ligne a été entièrement terminée dans le délai fixé par le cahier des charges; et, le 2 avril, la première locomotive entra dans la gare de Mechéria.

On offre le Suez à 2,635, le Gaz à 1,525. La spéculation soutient les fonds d'Etats étrangers.

Plus de sucrage pour les Vins

L'expérience a démontré que le raisin sec seul devait être employé, et le raisin de Corinthe de préférence à tout autre. Mettre avec les marcs, pressés ou non, d'un pièce de vin 50 kilos raisin de Corinthe et 200 litres d'eau, on obtiendra du vin à 9 degrés aussi coloré que le premier.

On peut se procurer des raisins de Corinthe, récolte 1881, dans les entrepôts BRÉSARD-NÉEL, 2, Place de la Miséricorde, Lyon.

LOYN
GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

DEUX PASSAGES

34, 36 & 38
Rue et Place de la République

AVIS

Notre nouveau Catalogue vient de paraître. Ce joli petit volume illustré, contenant un aperçu des prix de nos différents articles, est surtout intéressant par ses nombreuses Gravures de

TOILETTES NOUVELLES

Robes toutes faites, Costumes, Matinées, Peignoirs, Robes de Chambre, Jupes, Jupons, Manteaux et Confections pour Dames, Vêtements pour petits garçons, Costumes pour Fillettes, Modes, Chapeaux pour Dames et Enfants, etc.

D'autres dessins très variés y représentent aussi des modèles d'objets confectionnés en Ameublements, Articles de Paris, Lingerie, Chemiserie, Bonneterie, Parapluies, Ombrelles, Ganterie, Cravates, etc.

Il contient en outre une infinité de renseignements sur nos toiles, étoffes et tissus de tous genres et de toute nature. Nous le remettons ou l'envoyons gratis et franco à toute personne qui veut bien nous en faire la demande.

Il est répondu à toutes demandes d'échantillons ou de renseignements par le retour du courrier.

Tout achat minimum de 25 francs est expédié franco.

NOTA. — Les DEUX PASSAGES possèdent un Salon de lecture recevant tous les Journaux et dans lequel on peut faire son courrier, un Ascenseur desservant tous les étages et un Téléphone en correspondance avec tous les abonnés du réseau lyonnais.

MALADIES SECRÈTES

Guérison rapide par le ROB SAVARESI — S'adresser à la pharmacie rue Vieille-Monnaie, 19, Lyon, seul dépôt, et par correspondance.

MALADIES DES FEMMES
STÉRILITÉ Complètement guéries par le traitement de M^{me} CHRETIEN d^o de la Faculté de médecine de Paris et de l'Ecole supérieure de pharmacie. — 25 années de succès. — Analyse des urines par des procédés chimiques. Lyon, 9, rue Bourbon, au premier. Cabinet de midi à 4 heures.

BIBERONS

On vient de perfectionner les objets si utiles à la santé de l'enfance. Les biberons à bouchons de liège avaient une odeur de lait aigri insupportable, qui répugnait à l'enfant.

Le bienfaiteur de l'enfance, si connu, Monsieur ROBERT, a remplacé le bouchon en liège par un nouveau système de bouchage breveté en France s. g. d. g. et à l'étranger, dit **Biberon Robert**, flexible d'une propreté irréprochable, d'un bon marché sans précédent et qui fait l'admiration du corps médical. Ce biberon est le meilleur, n'épuisant pas les enfants et d'après le rapport de M^r le Docteur MÉSRIÈRES peut être appelé la *vraie mamelle artificielle*.

Avis donc aux jeunes mères.

DEMANDEZ dans les dépôts de la Société des **LAITIÈRES** du Rhône les **BEURRES** tant appréciés des gourmets et amateurs de beurre de table. — Marque des LAITIÈRES DU RHONE.

Beurre extra-fin, genre Isigny, le kilogramme. . . . 5 fr. »

Beurre fin de table, le kilogramme. . . . 3 50

QUALITÉS ESTAMPILLÉES

Nous engageons vivement les personnes qui s'occupent d'agriculture et qui tiennent à être au courant de tout ce qui s'écrit et se fait au sujet de la vigne, de s'adresser à la

GAZETTE AGRICOLE ET VITICOLE

journal paraissant tous les dimanches, et qui a été choisi par le comité d'études et de vigilance pour la destruction du phylloxera dans le département du Rhône, pour la reproduction de tous ses documents, rapports, procès-verbaux, etc., etc.

On s'abonne au bureau du journal, à Lyon, rue de la Bourse, 14.

Prix : 8 francs par an.

PAVILLONS RUSTIQUES EN CIMENT

Pièces d'eau, Moulures en ciment, Travaux de Maçonnerie

FAVIER SIMON
ROCAILLEUR

Médaille à l'Exposition de Lyon 1879, au Comice agricole

56, rue de Trion, au 2^{me}

(Lyon-St-Just).

INSECTICIDE FOUROYANT

DESTRUCTION **CAFARDS** infaillible des

E. GALZY, 28, rue Bugeaud, Lyon. — Le kilog., 12 fr.; 100 gr., par la poste, 4 fr. 95.

Éviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

HERNIES

Mais opération, guérison prompte, parfaite garantie par les faits. Sa consultation gratuite.

TRAMWAYS & OMNIBUS DE LYON

Affichage dans les diverses Voitures Bureaux et Échoppes de la Compagnie

S'ADRESSER, POUR TRAITER A L'AGENCE DE PUBLICITÉ V. FOURNIER LYON — rue Confort, 14

FER ENCAUSSE

SOLUTION TITRÉE DE FER BICARBONATÉ

Guérit : Chlorose, Anémie, Névralgies, Hystérie, Pertes blanches, Épuisement, Lymphatisme, Rachitisme, etc.

Il ne se coagule jamais et il est véritablement le moins cher de tous les ferrugineux, puisque le flacon dure de 40 à 50 jours.

PRIX DU FLACON UNIQUE : 3 FR. 50

VENTE dans toutes les bonnes Pharmacies Vente en gros et Dépôt général : Contollier, Paër & C^{ie} 45, FAUB. MONTMARTRE, 45, PARIS

LYON : Vente en gros : Cherbanc, Lestra, Faivre; au détail : Pharmacie des Terreaux, pharmacie du Serpent, Mazade et Daloz, Monvenoux, Loréas.

L'ÉTERNELLE

Compagnie d'Assurances

CONTRE L'INCENDIE, LA GRÈLE

LA MORTALITÉ DU BÉTAIL

Demande des Directeurs particuliers dans chaque département.

POSITION FIXE ET LUCRATIVE

Adresser les demandes au siège social :

Rue des Noyers, 37 PARIS

EN VENTE à l'Agence V. FOURNIER, 14, rue Confort

BILLETTS DE LA LOTERIE

EN FAVEUR de l'Association de Secours Mutuels des Artistes dramatiques

PRIX DU BILLET : 1 FR. 50

DERNIERS JOURS de VENTE

400,000 Fr. de Lots payables en espèces

GROS LOT : 100,000 FR.

2 lots de 50,000 fr. — 2 lots de 25,000 fr. — 5 lots de 10,000 fr.

50 lots de 1,000 fr. — 100 lots de 500 fr.

Envoi franco contre le prix des billets en un mandat-postal et 25 centimes pour 5 billets, 50 cent. pour 10 billets, 75 pour 20 billets.

LEÇONS

D'Italien, d'Allemand d'Espagnol et d'Anglais (traductions)

PRIX MODÉRÉS

S'adresser à l'Agence Fournier, 14, rue Confort, sous le n° 1216.

VÉRITABLE LIQUEUR D'HENDAYE

(Médaille d'or.) HYGIÉNIQUE, DIGESTIVE (Médaille d'or.)

Expédition franco, en France, depuis 8 litres

Dépôts partout, notamment à Paris, V. PACQUETET, rue Châteaudun, 2; à Lyon, C. VIDAL, cours de la Liberté, 15.

Fabrique P. BARBIER, à Hendaye (B^{as}-Pyrénées)

Articles de Luxe et de Fantaisie
M^{on} CASSET

Rue de la République 32 (EX-RUE DE LYON)

MAROQUINERIE — EVENTAILS

Bijouterie. — Tabletterie
Sacs gibecière. — Nécessaires garnis
Ébénisterie artistique
Porte-Bonquets — Passe-Partout
Chapeliers. — Petits Bronzes
Albums, Souvenirs, Porte-Monnaie
Caves à Liqueurs

PORTE-CIGARES en CUIR de RUSSIE

LE CAFÉ DES GOURMETS

est composé des meilleures sortes. Il ne contient aucun mélange de Cafés ou autres substances analogues. Toutes les boîtes doivent être scellées par deux bandes portant le nom : **TREBUCHEN**

ENVOI GRATIS ET A TOUT LE MONDE de l'indication, avec preuves irrécusables, d'une formule infaillible pour guérir, en secret et à peu de frais, les écoulements récents et les plus invétérés. Écrire à EYMIN, à Viègne (Isère). Il répond par retour du courrier.

AU LABOUREUR

Maison recommandée pour la bonne fabrication des

CHAUSSURES POUR HOMMES, DAMES, FILLETES ET ENFANTS

BON MARCHÉ



Hommes 12 fr.

Femmes 8 fr.

Maison CASSET, rue de la République, 32 LYON

Agence générale d'Affichage et de Publicité, V. FOURNIER, rue Confort, 14